

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

|                          |                          |                          |                          |                                     |                          |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|
| 10X                      | 14X                      | 18X                      | 22X                      | 26X                                 | 30X                      |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X                      | 16X                      | 20X                      | 24X                      | 28X                                 | 32X                      |

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

#### TROISIÈME PARTIE

X

COMMENT DIANE DE SAINT-HYREM FIT A L'IMPROVISTE UNE VISITE AU COMTE DU LUC, ET CE QUI S'EN SUIVIT

— Où allez-vous, comte ? s'écria-t-elle en se levant vivement et s'élançant vers lui comme pour lui barrer le passage.

valons, et rien au monde ne pourrait faire varier notre opinion. Soit ! je m'abstiens de pousser plus loin cette recherche. D'ailleurs, elle est sans but, maintenant, je sais ce qui me reste à faire.

La comtesse le considéra un instant avec une expression étrange, puis tout à coup elle se jeta à ses pieds et embrassant ses genoux en fondant en larmes :



Et arrachant un pistolet de la ceinture d'un de ses estafiers, Diane de Saint-Hyrem le dirigea sur le comte.

— Où je vais, madame ?

— Oui !... Où allez-vous ?

— Je vais m'assurer, répondit-il froidement, que vous êtes réellement seule, ici, afin de pouvoir vous adresser mes humbles excuses d'avoir osé vous soupçonner.

— Oh ! c'est inutile, comte, je ne vous demande pas d'excuses. Vous m'aurez fait une insulte de plus, voilà tout ! Ne suis-je pas depuis longtemps accoutumée à être ainsi traité par vous, dites !

— Oh ! par grâce, madame, je vous en supplie, ne nous attendrissons pas ainsi, nous savons l'un et l'autre ce que nous

— Eh bien ! oui, Olivier, s'écria-t-elle, oui, il y a des hommes cachés ! Ces hommes, c'est moi qui les ai amenés.

— Ah ! je le savais bien, moi, madame, s'écria-t-il un avec un mépris impossible à rendre, je le savais bien que vous en arriveriez à me vouloir faire assassiner !

— Oh ! s'écria-t-elle avec un accent de douleur navrante, qu'osez-vous dire, Olivier ?... Vous faire assassiner, moi, moi qui n'ai jamais aimé que vous... Oh ! vous ne savez ce que vous dites... m'accuser de vouloir le tuer, lorsque je viens ici pour le sauver !

— Me sauver, vous ?... Vous mentez, madame ! C'est moi perdre que vous voulez dire.

— Olivier ! l'homme qui insulte une femme est un lâche, et lorsque cette femme qu'il insulte a été sa maîtresse, il est plus que lâche, il est infâme !

— Épargnez-vous ces grands mots, madame ; le temps est passé où je m'y laisais prendre. Maintenant, grâce à Dieu, je vous en avertis, vous ne parviendrez pas à me tromper.

— Olivier, accablez-moi de vos dédains, de vos mépris même, je supporterai tout sans me plaindre ; mais je vous en supplie, au nom de cet amour qui aujourd'hui n'est plus, si ce n'est pour moi, du moins que ce soit pour vous, croyez à mes paroles, Olivier ; votre vie est menacée ; je vous en supplie, fuyez, s'il en est temps encore ; dans une heure peut-être il sera trop tard ; on sait que vous êtes un des principaux chefs des Réformés, fuyez ! je vous en conjure.

Le comte la regarda un instant d'un air froid et dédaigneux.

— Avez-vous tout dit, madame ? lui demanda-t-il enfin.

— Oui ! murmura-t-elle d'une voix étranglée.

— Très-bien, reprit-il, eh bien ! madame, puisque vous avez tout dit, laissez-moi, je vous prie, parler à mon tour. Oh ! rassurez-vous, je serai bref, je n'ai que quelques mots seulement à vous dire.

— Soit ! fit-elle en se relevant lentement et en jetant sur lui un regard de vipère, parlez, je vous écoute, comte.

— Madame, fit-il d'une voix nerveuse, il y a certaines femmes qui sont placées si bas au-dessous de toute classification sociale, qu'une insulte qu'on leur jetterait à la face serait forcée de traverser un banc de fange avant que d'arriver jusqu'à elles... Vous êtes une de ces femmes ! Donc, je ne veux ni ne puis vous insulter. Je sais, ou plutôt je devine tout. Vous n'êtes venue ici que dans une intention : celle de me faire dagger devant vous, de me voir tomber palpitant à vos pieds, et, râlant sous vos sourires de hyène ; blottie dans cette alcôve, où vous vous êtes introduite je ne sais comment, ni par quelle trahison, vous avez entendu tout ce qui s'est dit ici il y a quelques instants. Vous voyant dévoilée, vous qui vous êtes vantée si bien de me réduire à l'impuissance, vous avez voulu brusquer le dénouement de votre trahison et tenter de me tromper au moyen de ces mensonges perfides que vous souffle le démon. Mais, je vous le répète, je vous connais maintenant, madame, et quoi que vous fassiez, vous ne m'abuserez pas davantage. Remerciez Dieu de l'enveloppe d'ange qu'il vous a donnée par mégarde sans doute, à vous qui n'êtes qu'un esprit des ténèbres... Remerciez Dieu, car si je ne voyais pas en vous une femme, je vous plongerais mon épée dans la poitrine, pour voir si vous avez un cœur. Allez ! retirez-vous... je vous chasse ! ajouta-t-il en la repoussant dédaigneusement de la main.

La comtesse avait écouté, pâle, frémissante, les paroles du comte, immobile comme une statue de marbre. Sous son attouchement brutal elle chancela, mais se redressant tout à coup :

— Ah ! c'est ainsi ! s'écria-t-elle avec un rire strident, tu m'as devinée, dis-tu, eh bien ! tu ne sais pas tout encore. Oui, je suis venue pour cela. Je veux te tuer, et tu mourras ; rien ne pourra te sauver... tu es seul et bien en mon pouvoir. A un cri, à un mot de moi, dix individus qui se tiennent, là, à deux pas, tout près, accourront. Mais sais-tu pourquoi je veux te tuer ? C'est parce que je te hais depuis que je te connais ; en me livrant à toi, en m'abandonnant entre tes bras, palpitante sous tes baisers, c'était ma vengeance que je préparais, car je rêvais déjà ta mort ? Tu crois que je t'ai aimé. Niais, sans cœur et sans courage, qui avait auprès de toi un ange et un démon, et qui n'a pas su choisir !... Oh tu mourras, vois-tu ! mais non pas comme tu le sup-

poses. Je veux te tenir à ma merci pour que ta mort soit lente, et que je puisse, avant de te laisser exhaler ton dernier soupir au milieu de tortures horribles te raconter ta vie tout entière que tu ignores, te faire voir les trésors d'amour, de dévouement, d'abnégation que tu as perdus sans retour, pour devenir la proie d'une femme qui t'a haï et méprisé... A moi, vous autres !... Essaye de te défendre, maintenant !

En parlant ainsi, par un mouvement rapide comme la pensée, elle jeta ses bras autour du cou du comte avec une force surhumaine afin de le mettre dans l'impossibilité de se servir de ses armes.

Mais Olivier n'avait pas menti en disant qu'il savait à qui il avait affaire. Il se tenait sur ses gardes. Il repoussa vivement la comtesse, et en même temps il fit un bond en arrière.

Au cri poussé par Diane, douze ou quinze individus au moins, armés jusqu'aux dents, surgirent de derrière l'alcôve et firent irruption dans la chambre, n'attendant qu'un mot de leur maîtresse pour assaillir le comte.

En ce moment, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit, et Double-Epée parut, une rapière de chaque main et une paire de pistolets à la ceinture.

— Pardon ! cher comte, dit-il d'une voix goguenarde, si j'entre sans me faire annoncer, mais j'ai à causer avec vous et vous m'attendiez sans doute.

Au même instant, on vit apparaître dans l'entre-bâillement de la porte, la figure chafouine et railleuse de Clair-de-Lune. Le chef des Vauriens du Pont-Neuf était aussi formidablement armé que son lieutenant, seulement il n'avait qu'une rapière.

— Il n'y a pas d'indiscrétion, n'est-ce pas, monsieur le comte ? disait-il d'un ton goguenard. Eh ! eh ! ajouta-t-il en venant se ranger auprès d'Olivier, je crois que nous allons rire. Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer !

Michel Ferré, le robuste paysan limousin, avait bravement décroché une épée de la panoplie et s'était rangé, sans hésiter, aux côtés de son maître.

Ils étaient donc quatre contre environ quinze ; mais ces quatre étaient décidés à vendre chèrement leur vie ; de plus, ils étaient bien armés, rompus à toutes les ruses et les finesses de l'escrime ; chacun d'eux valait deux hommes ; ils n'étaient nullement effrayés du formidable front de bandière que leur présentaient les assassins de la comtesse.

Clair-de-Lune et Michel Ferré avaient en un tour de main attiré à eux tous les meubles qu'ils avaient réussi à atteindre, et les empiétant les uns sur les autres, ils en avaient formé une espèce de barricade, en ayant soin de se placer devant la porte communiquant avec la salle à manger, de façon en cas de besoin à se conserver une retraite.

— Et le capitaine ? demanda le comte à Double-Epée.

— N'ayez crainte, répondit celui-ci, il ne tardera pas à arriver, et alors, vive-Dieu ! nous verrons un beau grabuge.

Tout ce que nous avons mis tant de temps à décrire s'était passé en moins de trois minutes. Les événements marchent avec une rapidité vertigineuse en semblables circonstances.

— Soyez prêts, compagnons, dit le comte, mais, sur votre âme, que nul ne touche cette femme, elle m'appartient.

— A mort ! à mort ! s'écria la comtesse.

Et arrachant un pistolet de la ceinture d'un de ses estafiers, Diane de Saint-Hyrem le dirigea sur le comte.

Mais sa main tremblait, non de peur et d'émotion, mais de haine ; la balle alla se perdre dans les frises du plafond.

Ce fut le signal : Huit coups de pistolets tirés par le comte et ses amis se confondirent dans une même détonation, mais ils étaient mieux dirigés que ceux de la comtesse. Plusieurs estafiers tombèrent en hurlant.

Alors les assiégés apprirent avec un certain effroi une chose qu'ils ignoraient encore, c'est que les assassins morts ou blessés furent immédiatement remplacés par une dizaine d'autres qui, n'ayant pu d'abord pénétrer dans la chambre, étaient restés cachés dans l'escalier dérobé.

Cependant ils ne se découragèrent pas.

— Chargeons ! dit le comte.

Tous quatre, comme d'un commun accord, franchirent la barricade et se ruèrent sur leurs adversaires.

Alors il se passa quelque chose d'inouï, d'incompréhensible, d'incroyable.

Certes, le comte Olivier du Luc, Clair-de-Lune, Michel Ferré lui-même étaient des hommes experts en matière d'armes, et qui maniaient une épée avec une vigueur et une adresse extraordinaires. Mais auprès de Double-Épée ce n'étaient plus que des écoliers, des enfants.

Le jeune homme se trouvait cette fois complètement dans son élément en face d'une tuerie splendide ; il était transfiguré et nageait en pleine boucherie.

Une rapière de chaque main, pâle, les cheveux hérissés, le regard fixe et lançant des éclairs sinistres, les lèvres serrées, ne laissant échapper qu'un cri rauque ressemblant à un rugissement de tigre, à lui seul il faisait face à quatre adversaires, et chaque coup des armes qu'il maniait d'une façon si terrible, abattait un homme. Il se couvrait de ses épées de telle sorte qu'il traçait autour de lui un cercle que malgré tous leurs efforts les assassins ne réussissaient pas à franchir.

Jamais la volonté humaine n'avait acquis de telles proportions ; c'était une folie, un « délirium tremens », une fièvre et une soif inassouvable de sang.

Cependant les estafiers de M<sup>lle</sup> de Saint-Hyrem étaient loin d'être des gens timides. Ils se battaient avec vigueur et luttaient en désespérés ; si le succès ne couronnait pas leurs efforts, on ne pouvait le leur imputer à blâme.

Pressés les uns contre les autres, piétinant dans le sang jusqu'à la cheville, ils se prenaient corps à corps, s'éventraient à coups de dague et luttaient non plus comme des hommes, mais comme des bêtes fauves, avec les dents et les ongles.

Diane de Saint-Hyrem, debout sur le lit du comte, accrochée de chaque main aux rideaux, suivait d'un regard anxieux les péripéties horribles de cette lutte et semblait, ainsi placée, l'ange du mal planant sur le carnage.

Mais une pareille mêlée ne pouvait durer longtemps ; les forces humaines ont des limites qu'on ne saurait impunément dépasser.

Tout à coup, un des bandits, celui qui leur servait de chef sans doute, poussa un cri strident. Tous bondirent en arrière. Le comte et ses amis se jetèrent derrière leur barricade.

Ils profitèrent du moment de répit qui leur était accordé pour s'examiner les uns les autres.

Olivier, Clair-de-Lune et Michel Ferré, tous trois étaient blessés ; leur blessures étaient légères à la vérité, mais le sang coulait avec abondance, et s'ils n'y prenaient garde, leurs forces ne tarderaient pas à s'épuiser. Ils s'occupèrent alors activement de se faire, avec tout ce qui leur tomba sous la main, un pansement rapide.

Double-Épée seul était sain et sauf, mais ses deux rapières dégouttaient de sang jusqu'à la poignée et ses habits étaient littéralement hachés par les coups furieux que, sans atteindre le corps, à leur grand regret sans doute, lui avaient portés ses adversaires.

— Ouf ! dit le comte, quels démons.

— Oui, répondit nonchalamment Double-Épée, ils ne vont pas mal, c'est un assez joli égorgeement. Mais nous en viendrons à bout. Regardez !

En effet, en se retirant dans l'alcôve et derrière l'estrade, les bandits avaient abandonné une douzaine des leurs dont deux ou trois seulement râlaient encore d'une façon effroyable ; quand aux autres, ils avaient vécu.

La nuit venait ; l'obscurité commençait à envahir la chambre. Le comte était surtout étonné que le bruit du combat n'eût pas donné l'éveil dans l'hôtellerie, et que personne ne fût encore venu à leur secours. Il se préparait à s'en expliquer avec Double-Épée, lorsque tout à coup un grand bruit se fit entendre au dehors.

— Eh ! fit le jeune homme avec un ricanement sinistre, je ne sais si je me trompe, mais je crois que nous ne tarderons pas à avoir du nouveau.

— Soyons prêts, messieurs, cria le comte.

— Oui, vive Dieu ! reprit le jeune homme, car voici les coquins qui vont nous retomber sur les bras.

Double-Épée ne s'était pas trompé.

En effet, au même instant les bandits s'élançèrent sur eux et la lutte recommença, plus terrible, plus acharnée que la première fois.

Tout à coup on entendit la voix stridente du capitaine qui, pour un instant, domina tous les bruits du combat.

— Tue ! tue ! criait-il. A moi, Macrombiche, Boncorbeau, Machefer, Boniface ! Maître Grippart, où est votre broche ? Saignez ! saignez ! au comte ! sauvons le comte !

Et alors il se passa quelque chose de réellement épouvantable.

Le capitaine apparut derrière les spadassins, l'épée haute, le regard flamboyant, entouré d'individus armés comme lui et dont il était impossible de connaître le nombre.

Les bandits étaient pris à revers ; ils se trouvaient littéralement entre deux feux.

— A nous, capitaine, à nous ! cria le comte du Luc.

— J'arrive, n'ayez peur ! êtes-vous en bonne situation ?

— Oui, nous pouvons tenir encore quelques minutes.

— Personne de mort ?

— Non, pas encore.

— Alors, tout va bien ! En avant ! compagnons ! Saignez-moi tout ces pourceaux. Sus ! sus !

Ce fut alors un tohu-bohu et une lutte indescriptibles.

Double-Épée le premier de tous avait sauté par-dessus la barricade, écartant par un effort instantané les estafiers qui se trouvaient devant lui, et les renversant les uns sur les autres, il s'était élancé vers le lit, et malgré la résistance que lui opposaient les assassins, il était parvenu à franchir les marches de l'estrade. Alors, par un mouvement rapide comme la pensée et que nul ne pouvait prévoir, il laissa tomber l'épée qu'il tenait de la main gauche, saisit M<sup>lle</sup> de Saint-Hyrem à la ceinture, et avec une force irrésistible, la contraignant à abandonner les courtines auxquelles elle se cramponnait avec désespoir, il la jeta sur son épaulement, de la rapière qu'il tenait de la main droite se fit un

cerolo de fer quo nul ne pouvait franchir et sauta par-dessus la barricade.

La mêlée n'était plus un combat, elle dégénérait en boucherie ; Double-Épée, après avoir jeté M<sup>lle</sup> de Saint-Hyrem, palpitante et à demi-folle de terreur, aux pieds du comte, s'était bravement rejeté dans la lutte.

Les bandits ne combattaient plus pour vaincre, mais seulement pour ne pas mourir.

On voyait surgir au-dessus des têtes des assassins, la figure sinistrement railleuse du capitaine. Il taillait dru avec son épée et s'ouvrait un large passage.

L'appartement était situé au deuxième étage, mais la terreur ne calcule pas. Les assassins refoulés comme des loups dans leur antre ne se défendaient plus qu'avec mollesse. Ils voulaient fuir, échapper à la mort.

Une fenêtre se trouva près d'eux, ils la défoncèrent, entraînés comme malgré eux par l'épouvante qui annihilait toutes leur facultés, ils se précipitèrent par cette fenêtre.

Mais hélas ! pauvres « bravis ! » pas un d'entre eux ne survécut.

Le capitaine Vatan, l'homme expérimenté par excellence, avait eu la précaution de laisser dans la cour de l'hôtellerie une foule de gaillards qui, au fur et à mesure que les bandits pleuvaient par la fenêtre, avaient soin de les égorger consciencieusement, afin de s'éviter leurs lamentations.

Il faut être secourable aux misérables, et quand on peut l'éviter, ne pas les faire souffrir.

De la formidable troupe que M<sup>lle</sup> Diane de Saint-Hyrem avait amenée avec elle pour s'emparer du comte Olivier du Luc, ou peut-être le tuer, il ne restait personne ; tous étaient morts : elle seule vivait, sauve et sans blessures.

Cette chambre, si confortablement meublée, installée avec tant de soin et de goût, offrait en ce moment un spectacle lugubre, éclairé par les reflets rougeâtres des torches qui promenaient dans toutes les directions ; au moindre souffle du vent, leurs flammes rougeâtres.

Pas un meuble n'était intact ; les rideaux, les tentures perdaient lamentablement déchirés et souillés : il y avait du sang partout, des cadavres amoncelés ; on aurait dit un abattoir.

— Tiens ! dit le capitaine, voilà, des gaillards qui sautent bien ; malheureusement, ils n'ont pas de chance. Enfin ! vous en voilà débarrassés, c'est toujours cela. C'est égal, je ne croyais pas me donner tant d'agrément et après-dîner ? Pilleul, mon ami, tu ne ferais pas mal de te laver les mains, la figure et tout le reste ; qui diable veux-tu qui aie de la considération pour toi quand tu te trouves dans un état pareil ?

— C'est vrai, parrain ; mais vous voudrez bien remarquer que ce n'est pas de ma faute, c'est celle de ces messieurs.

— Capitaine, dit le comte en lui serrant les mains avec force, je renonce à vous dire merci.

— Corbieux ! vous faites rudement bien. Merci, de quoi, s'il vous plaît, mon cher Olivier ? Eh, eh ! sans en avoir l'air, l'affaire était dure ; chacun défendait sa peau. Enfin, ils sont morts ! Il doit y avoir fête aux enfers pour leur réception. Donc, n'en parlons plus.

— Parlons-en au contraire, capitaine. Un tel attentat dans un pays policé, dans la capitale d'un royaume comme la France, doit éveiller l'animadversion publique. Il ne faut pas que l'on puisse impunément, sous un prétexte quelconque et même sans prétexte, venir froidement et lâchement assassiner chez eux les

citoyens parce qu'on se croit les plus forts. Cet acte inqualifiable exige une vengeance immédiate.

— Eh ! pardieu ! s'écria le capitaine, cette vengeance est facile, nous la tenons entre nos mains.

— Quo voulez-vous dire ?

— Une chose toute simple ; vous tenez en votre pouvoir votre ennemi, ceux qui sont morts n'étaient même pas ses complices. Elle les avait payés. Ils ne savaient ni ce qu'ils faisaient ni pourquoi ils le faisaient ; la seule coupable c'est elle. Envoyez-la rejoindre ceux qu'elle a entraînés à sa suite, et qui n'ont fait que lui obéir.

— Que me dites-vous là, capitaine ? Vous ne réfléchissez pas à vos paroles, vous me conseillez en ce moment de commettre un crime d'autant plus horrible qu'il s'agit d'une femme.

— Non, sur ma foi, vous vous trompez, cette créature n'est pas une femme, c'est un démon qui en a pris les formes. Eh ! pardieu, s'il vous répugne de lui passer votre épée au travers du corps, je m'en chargerai, moi, ma conscience est à l'abri de pareilles vétilles.

La comtesse qui jusque-là était demeurée affaissée sur le plancher et en apparence presque évanouie, se redressa d'un bond de tigre, et regardant bien en face les deux hommes :

— Qui vous arrête ! dit-elle avec un ricanement sinistre. Pourquoi ne me plongez-vous pas une dague dans le cœur ? Votre feinte pitié n'est pour moi qu'une nouvelle insulte. Tuez-moi puisque vous m'avez vaincue. Oh ! vous auriez tort de m'épargner, sachez-le bien, en sortant d'ici je serai plus votre ennemie que je ne le suis encore ; par tous les moyens j'essaierai de prendre ma revanche.

— Madame, répondit le comte avec dignité, tant que vous vous êtes dressée devant moi, menaçante et redoutable, j'ai pu, me laissant entraîner à la colère, vous traiter comme si vous étiez réellement une ennemie à craindre. Maintenant vous êtes seule, désarmée, sans appui et sans ami qui puisse vous défendre. Vous toucher même du bout du doigt serait une lâcheté, lâcheté d'autant plus grande que vous êtes plus méprisable. Allez, madame, sortez sans crainte de cette maison où vous avez voulu apporter le rapt et le meurtre. Nul ne vous inquiétera. Je vous pardonne et je vous oublie.

— Mais je n'oublie pas, moi, et je vous le répète, monsieur le comte du Luo de Mauvers, ce que je n'ai pu réussir à faire aujourd'hui, bientôt avec l'aide de Dieu ou de Satan j'y parviendrai.

— Soit ! madame, vous êtes libre et maîtresse de vos actions, agissez à votre guise.

— Seulement, je vous avertis, moi, dit le capitaine en lui posant si rudement la main sur l'épaule qu'elle chancela, que, si une fois encore je vous rencontre sur ma route, je vous écraserai comme une bête puante et un animal venimeux. Vous voilà avertie, faites maintenant ce qu'il vous plaira !

La comtesse, sans se détourner, le regarda d'un air méprisant par-dessus l'épaule.

— Il est facile, dit-elle avec dédain, de faire de telles menaces à ceux qui ne se peuvent défendre. Vous êtes des hommes fauves qui ne comprenez, ne sentez et n'admettez rien. Raisonner avec vous serait perdre son temps, aussi ne l'essaierai-je pas. Je vous répète que tout n'est pas fini encore entre nous ; que cette vie que vous m'accordez si dédaigneusement, vous regrettez avant peu de ne pas me l'avoir prise.

— Soit ! madame, mais avant tout, je suis gentilhomme ;

une femme, quelle qu'elle soit, appartenant même à votre caste, a droit à certains égards. Je vous le répète, vous êtes libre, partez !

— Eh ! bien, oui, je partirai, mais non pas avant de vous avoir enfoncé dans le cœur un de ces traits que nul baume, si puissant qu'il soit, ne saurait guérir. Monsieur le comte du Luc, vous, le complaisant mari d'une femme perdue et qui se moque de vous, apprenez ceci et puissiez-vous en mourir de rage et de honte : M. le duc de Rohan était à Paris il y a trois jours, il n'y est venu que pour une seule raison : enlever votre femme et la contraindre à le suivre à Montauban où il se rend en ce moment. Allez, monsieur du Luc, rendez-vous rue de la Cerisaie, frappez à la porte de la demeure de votre chaste épouse : l'écho seul vous répondra, elle est partie avec son amant ; si vous voulez la rejoindre, c'est dans les bras de M. le duc de Rohan qu'il vous faut aller la chercher.

— Mensonge ! s'écria tout à coup une voix stridente, et maître Grippart, sa broche à la main, son bonnet de coton tout souillé de sang et les traits animés par la fureur, se précipita au milieu du groupe. Mme Jeanne est partie, c'est vrai, mais elle est partie seule, et j'en sais quelque chose, moi, car ma femme l'a accompagnée. M. de Rohan court la poste à dix lieues en avant de l'escorte de la comtesse.

Et retirant d'une main fébrile plusieurs papiers de la poche de son haut-de-chausses :

— Voici une lettre de Mme Jeanne, qui annonce son départ à son mari, et voici une autre lettre de M. de Rohan, qui sans doute explique à monsieur le comte les motifs de sa conduite. Prenez, monsieur le comte, et, sang-Dieu ! s'il vous plaît de pardonner à cette belle dame les insultes qu'elle vous a faites, il faudra qu'elle me paye à moi les dégâts qu'elle a faits dans mon établissement. Les choses ne peuvent pas se passer ainsi.

Malgré toute sa colère, le comte ne put s'empêcher de sourire à cette étrange péroraison de l'honorable maître Grippart. Il prit les papiers qu'il lui présentait et en même temps il lui mit dans la main une lourde bourse d'or.

— Vous êtes un digne homme, maître Grippart, dit-il, prenez ! Ceci vous indemnise.

— Soit ! reprit-il, j'accepte pour ne pas déplaire à monsieur le comte, mais je m'en tiens à ce que j'ai dit.

— C'est bien, dit le comte, je vous remercie, maître Grippart, et en temps et lieu je saurai vous prouver ma reconnaissance.

Il se tourna ensuite vers la comtesse et la saluant avec une courtoisie railleuse :

— Votre dernier trait n'a pas porté, madame, lui dit-il, je crois que maintenant, bien véritablement vous n'avez plus rien à faire ici, n'est-ce pas ? Veuillez donc être assez bonne, je vous prie, pour vous retirer.

— Non pas, s'écria rudement le capitaine. A ceci je m'oppose péremptoirement. La générosité est belle, mon cher comte, lorsque l'on n'engage que sa tête, mais en ce moment toutes les nôtres sont en jeu ; vous me ferez, s'il vous plaît, l'amitié de me laisser agir à ma guise. Boncorbeau, Macroubiche, faites ce que je vous ai ordonné.

Les deux hommes se précipitèrent aussitôt sur la comtesse, la bâillonnèrent, la garrottèrent en quelques secondes et disparurent avec elle par la porte secrète de l'alcôve.

— Mais !... s'écria le comte en faisant un mouvement comme pour s'élaner au secours de la jeune femme.

— Ne bougez pas ! répondit le capitaine en le retenant brusquement par le bras, il ne lui arrivera pas de mal, je

vous en donne ma parole ; quant à présent, c'est un ennemi de moins, nous avons à lutter contre bien d'autres. La nuit est sombre déjà. Ignorez-vous donc où nous sommes attendus ?

Le comte demeura un instant immobile, la tête baissée, puis il se redressa, calme, fier, et tendant la main à l'aventurier :

— Merci, dit-il, vous me rappelez mon devoir, partons !

## XI

### COMMENT LE CAPITAINE VATAN, MENACÉ D'ÊTRE PENDU, PENDIT CELUI QUI LE VOULAIT PENDRE.

Le comte du Luc, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec maître Grippart, et lui avoir recommandé son domestique Michel Ferré, assez grièvement blessé, avait quitté l'hôtel-lerie de la « Chère-Licorne », en compagnie du capitaine, de Double-Épée et de Clair-de-Lune.

Olivier était assez embarrassé de la situation dans laquelle il se trouvait jeté à l'improviste.

En effet, pour qu'un aussi grave attentat que celui dont il avait failli être victime eût été essayé, presque en plein jour, au milieu de la ville, dans une des rues les plus fréquentées, il fallait que les gens qui se cachaient derrière la comtesse Diane de Saint-Hyrem et l'avaient ainsi poussée en avant, fussent en réalité bien puissants, et assurés de l'impunité.

Quoique la police n'existât à cette époque qu'en germe, et pour ainsi dire à l'état embryonnaire, cependant, on était fort loin déjà des mauvais jours de la Ligue, où le bon plaisir et la force brutale remplaçaient le droit, et avaient fait de Paris un repaire moins sûr mille fois que les forêts de Bondy ou de Sévart.

Il existait maintenant, surtout depuis que le connétable de Luynes s'était emparé du pouvoir, une apparence d'égalité, de convention qui assurait presque la sécurité des citoyens. Si de grands crimes se commettaient encore trop souvent, du moins les auteurs de ces crimes semblaient-ils rechercher l'ombre et le mystère, et n'attaquaient-ils plus en plein jour, aux rayons du soleil, leurs victimes avec une audace cynique.

Rien de pareil à ce que nous avons rapporté ne s'était passé depuis la mort du maréchal d'Angre, et encore cette fois, les promoteurs de cette affaire déplorable, dont la cause était essentiellement politique, avaient-ils eu soin d'exploiter à leur profit les haines du peuple contre le favori et d'en faire ainsi son complice.

Malheureusement, à cette époque où rien n'était encore bien défini, où tout allait se réédifier sur des bases nouvelles, le seul pouvoir réellement fort, et encore avait-il souvent à lutter contre les partis, était celui du roi ou plutôt du premier ministre. Le roi, éloigné de Paris pour une cause quelconque, pendant tout le temps de son absence, la capitale du royaume rotombait dans une barbarie et une anarchie complète livrée qu'elle était aux mains de justices différentes qui chacune avait des intérêts particuliers, et s'occupait bien plus à faire respecter ses prérogatives qu'à défendre les citoyens.

Aussi, dans la circonstance où se trouvait le comte du Luc, il comprit que les gens quels qu'ils fussent qui n'avaient pas craint de s'attaquer à lui ne se considéraient pas comme battus, et voudraient, n'importe à quel prix, se venger de leur défaite.

La partie n'était pas égale, il fallait donc tirer au large au plus vite et se mettre ainsi à l'abri des nouveaux coups que sans doute on ne tarderait pas à diriger contre lui, mais cette fois avec de plus grandes chances de succès et surtout avec plus de prudence.

Le capitaine Vatan partageait entièrement l'opinion de son ami. Quand à Double-Épée et à Clair-de-Lune, ils sentaient que le terrain commençait à brûler sous leurs pas ; ils ne demandaient pas mieux que de gagner au pied et aller se confondre au milieu des rangs de l'armée protestante où il serait impossible de les retrouver.

Il fut donc, en principe, arrêté ceci entre les quatre hommes : Au point du jour les recrues du capitaine Vatan et ceux des Vauriens de Clair-de-Lune qui désiraient, pour des raisons particulières, aller faire en province un voyage d'agrément, sortiraient de Paris par toutes les barrières ; isolément autant que possible, mais jamais plus de trois ensemble, bien armés et bien montés ; tant pis pour ceux qui n'auraient pas de chevaux, ils seraient impitoyablement laissés en arrière.

Cette clause, si sévère qu'elle parût, n'avait rien qui pût inquiéter les braves gens auxquels elle s'adressait. Ceux d'entre eux qui n'avaient pas de chevaux n'avaient aucune espèce de raison pour s'inquiéter ; ils savaient parfaitement comment s'en procurer d'excellents et cela, sans bourse délier.

— Eh ! fit à ce sujet observer en riant le capitaine, c'est un fait de guerre : on doit vivre sur l'ennemi et l'affaiblir autant que possible.

Le rendez-vous général était assigné à vingt lieues de Paris, dans une petite ville située sur la route de Flandre, où nul ne songerait à les aller relancer, et dont les habitants sans doute ne s'inquiéteraient pas de leur présence.

Le ville choisie était Guiscard.

Ce fut le capitaine qui désigna cette ville ou plutôt ce gros bourg qu'il avait eu l'occasion de traverser plusieurs fois, et qui indiqua cet itinéraire.

— Mon cher comte, dit-il à ce sujet, souvenez-vous de ceci : en guerre comme en politique, le plus court chemin est la ligne courbe. Nous nous rendons en Languedoc, n'est-ce pas ? Eh bien ! notre chemin le plus direct, c'est de lui tourner le dos. Guiscard est le meilleur point de réunion que nous puissions choisir ; c'est un gros bourg dont la population, qui s'élève à peine à onze ou douze cents individus est essentiellement industrielle et, par conséquent, pacifique. Ce bourg est situé un peu au-dessus de Compiègne, sur une petite rivière qu'on nomme la Versè, et il n'est éloigné de Paris que de vingt-deux ou vingt-trois lieues environ. En cet endroit, nous serons parfaitement en sûreté et libres de prendre comme il vous plaira et où il nous plaira, notre direction définitive, Compiègne étant, ainsi que vous le savez, un château royal très-important et où viennent toutes les routes du royaume.

— Va pour Guiscard ! dit le comte. Il est bien entendu, messieurs, que dans le cas où nous ne nous reverrions point cette nuit, au lieu de nous amuser à nous chercher par la ville, chacun de nous se rendra isolément au rendez-vous convenu.

Les trois hommes firent un geste d'assentiment.

— A propos, ajouta le comte, un mot encore. Il est bien entendu, n'est-ce pas, messieurs, que M<sup>lle</sup> de Saint-Hyrem sera rendue à la liberté avant notre départ de Paris. Maintenant, que faisons-nous ? Huit heures sonnent à la Samaritaine, je crois qu'il serait temps que nous nous missions en mesure si nous ne voulons pas, cette fois encore, être pris à l'improviste.

— Nous n'avons qu'une chose à faire : ce qui est convenu, dit le capitaine. Nous avons nos postes désignés. Chacun de nous n'a qu'à prendre le sien. Quant à vous, monsieur le comte du Luc, traversez le pont, arrêtez-vous près du cheval de bronze, et ôtez trois fois votre chapeau ; en moins de cinq minutes, cinquante inui-

vidus vous auront donné le mot d'ordre et seront groupés autour de vous. Ce sont des gaillards résolus que j'ai choisis moi-même avec le plus grand soin. Je vous réponds d'eux comme de moi-même, et, se penchant à l'oreille du comte, il ajouta : A quatre heures du matin je vous attendrai à la porte Montmartre avec des chevaux.

Ils se serrèrent les mains et s'éloignèrent chacun dans une direction opposée.

— Hum ! rutinions un peu, gronnela le capitaine dans sa moustache dès qu'il se vit seul ; je sais où trouver mes hommes ; ils ne bougeront pas avant de m'avoir vu paraître ; je n'ai donc pas, quant à présent, à m'inquiéter d'eux ; mais il y a autre chose qu'il m'importe de savoir.

Il leva les yeux et regarda autour de lui.

— Rue des Prouvaires, reprit-il ; ce n'est pas ici que j'ai affaire... Demi-tour à droite ! et rondement.

Il exécuta avec la précision mathématique d'un vieux soldat le commandement qu'il venait de se donner à lui-même et s'éloigna au pas accéléré dans la direction de la rivière.

Il descendit sur le bord de l'eau et contre un bateau de blanchisseuses il aperçut, amarrée, une légère embarcation qui ne se trouvait que de quelques pieds au plus éloignée du terre-plein du Pont-Neuf.

— Voilà mon affaire ! dit-il.

Il monta sur le bateau de blanchisseuses, attira à lui le canot, y descendit, se coucha tout de son long, puis il laissa la légère embarcation se balancer au gré des flots.

— C'est-à-dire que je serai comme dans mon lit, dit-il. Quel malheur que je ne puisse pas dormir et qu'il me faille, au contraire, tenir les oreilles toutes grandes ouvertes et les yeux écarquillés. Enfin ! il m'en faut prendre mon parti. On ne peut pas avoir tous les bonheurs dans ce monde !

Le Pont-Neuf présentait en ce moment un spectacle des plus pittoresques, dont l'effet était réellement saisissant par le contraste étrange qu'il offrait aux regards.

La nuit était calme, pure, sans un nuage ; une légère brise faisait clapoter les eaux de la Seine, sur lesquelles dansait le reflet blanchâtre de la lune. Les rives du fleuve étaient désertes, sombres, estompées pour ainsi dire par les rayons blafards qui pleuvaient mélancoliquement des étoiles. Il y avait quelque chose de fantastique et de triste dans cette solitude assombrie par les raies brutalement tranchées de clartés et de ténèbres qui zigzaguaient les rives.

Sur le Pont-Neuf, au contraire, tout était bruit, tumulte et lumière ; le dessus du pont fumait comme un cratère et faisait monter vers le ciel des nuages qui lui imprimaient une teinte cuivrée, presque rougeâtre. Les cris, les rires, les quolibets s'entrechoquaient dans l'air et formaient un tohu-bohu étrange, où il était impossible de distinguer un seul mot. On se serait cru transporté dans ce pays dont parle Rabelais où, « pendant une terrible bataille entre Arimaspiens et les Néphélites, les paroles, les cris des hommes et des femmes, les chaplis des masses, les hurtes des harnois, des bardes, les hennisements des chevaux et tout autres effrois de combats gelèrent incontinent par la rigueur du froid » pour dégeler à l'improviste lorsque l'hiver fut passé ; de sorte que ces cris, ces chants et ces paroles s'entre-croisaient sans rime ni raison, n'avaient plus aucune signification raisonnable.

Tabarin, selon sa coutume, faisait grand bruit sur ses tréteaux ; ses auditeurs étaient, ce jour-là, plus nombreux que d'habitude ; les marchands d'orviétan, les dentistes et autres

charlatans se démenaient à qui mieux mieux ; les libraires oriaient leur livres ; les malingreux imploraient la charité publiques : les musiciens de tous les saltimbanques luttèrent avec furie, non pas à qui ferait la meilleure musique, ils ne s'occupaient pas de l'air qu'ils jouaient, mais à qui produirait le plus de tapage. Des soldats du guet faisaient à grand renfort de coups de halberde refluer les passants et les oisifs de chaque côté du pont, afin d'en laisser la chaussée libre, et cela au milieu des oris, et des huées. Pour combler la mesure et assourdir complètement la population, le bourdon de Notre-Dame et toutes les cloches de Paris étaient en branle.

La procession allait commencer.

Depuis un quart d'heure environ, le capitaine Vatan, douillettement étendu sur les dos, regardait les étoiles en faisant selon toute probabilité des réflexions philosophiques, lorsqu'un bruit assez léger qu'il entendit près de lui attira son attention.

— Jo crois que voilà nos gens, dit-il ; écoutons ; c'est plus que jamais le moment d'ouvrir les oreilles tout en fermant les yeux.

En effet, en ce moment sept ou huit personnes, enveloppées dans d'épais manteaux, les ailes du feutre rabattues sur les yeux, descendaient les marches glissantes qui, du haut du pont, derrière le cheval de bronze, venaient aboutir au terre-plein du Pont-Neuf.

Ces hommes s'arrêtèrent et se réunirent en un groupe compact, précisément à l'extrémité du terre-plein ; ils laissèrent tomber les pans de leurs manteaux et se saluèrent silencieusement.

Alors, si le capitaine eût pu les apercevoir par-dessus les plats-bords de l'embarcation dans laquelle il était couché, il eût reconnu, peut-être avec surprise, que chacun de ces hommes portait sur le visage un loup de velours noir qui le rendait méconnaissable.

— Eh bien ? demanda l'un d'eux.

— Tout va bien, répondit un autre. Tous les ordres ont été exécutés avec intelligence et fidélité ; la fête peut commencer quand on voudra.

Bien qu'il lui fût impossible de voir, le capitaine entendait fort bien.

— Et l'affaire du Luc ? demanda un troisième.

— Complètement manquée. Il ne trouvait là, paraît-il, une meute de gredins endiablés, qui se sont défendus comme des démons. Finalement, tous les pauvres diables qui accompagnaient M<sup>lle</sup> de Saint-Hyrem ont été tués ; c'était une effroyable tuerie ; un égorgement homérique.

— Et combien étaient-ils pour accomplir ce chef-d'œuvre ?

— Quatre ou cinq, je crois.

— Tudieu ! quels gaillards ! mais dans tout cela qu'est devenue M<sup>lle</sup> de Saint-Hyrem ? on ne l'a pas tuée, je l'espère !

— Non, non ! elle n'a pas même reçu une égratignure, seulement elle a été enlevée.

— Oh ! ceci n'est rien : M<sup>lle</sup> de Saint-Hyrem est trop jolie femme pour ne pas être accoutumée à ce que cela lui arrive.

— Monsieur le chevalier, reprit l'autre d'une voix menaçante, songez-vous bien de qui vous parlez et à qui vous en parlez ?

— Je songe, monsieur le comte, qu'il est surtout inopportun en ce moment de nous donner nos noms ou nos titres, ce qui revient au même.

— Merci de la leçon, monsieur ; mais nous reprendrons, s'il vous plaît, cette conversation dans un lieu plus convenable.

— Il suffit, monsieur, je vous ferai cet honneur

— Monsieur !...

— Eh ! là, là ! mes gentilshommes, que signifie cette querelle en ce moment ? Sommes-nous donc ici pour nous occuper de fadaïses ? Nous avons, il me semble, bien autres choses en tête, et des plus importantes. La paix, au nom du roi, la paix !

Les deux adversaires s'inclinèrent et se turent.

— Voyons, dit un autre, il n'y a plus de temps à perdre, que faisons-nous ? la procession sort en ce moment de Saint-Germain-l'Auxerrois. Avant vingt minutes elle arrivera sur le pont ; il est important de bien nous entendre. Que faisons-nous ? Au lieu de pérorer ici, peut-être serait-il bon que nous allions surveiller nos partisans.

— Tous sont à leurs postes, ils n'attendent que le signal.

— Très-bien, rapportez-vous-en à moi, je le donnerai au moment convenu.

— Ah ! à propos, une simple observation : fait-on quartier ?

— Quartier ? Qu'entendez-vous par ce mot ?

— Dame ! j'entends... reprit l'autre avec embarras, j'entends... Je ne sais pas, moi, enfin... je demande si l'on doit tuer tout, les femmes, les enfants, les vieillards ?

— Monsieur, souvenez-vous de ceci, reprit sévèrement son interlocuteur, dans un soulèvement populaire, ce sont les femmes, les enfants et les vieillards qui font ordinairement le plus de mal, à cause même de leur faiblesse, parce qu'ils se jettent en avant, les bras tendus, en pleurant, et protègent ainsi les rebelles. D'ailleurs, retenez bien ceci : Quiconque ose méconnaître les bontés de Sa Majesté et se révolter contre elle, aux yeux de tout fidèle sujet, n'a plus ni âge, ni sexe : C'est un être hybride, un monstre, pour lequel on doit se montrer impitoyable et qu'il faut massacrer sans merci.

— Ah ! fit l'autre tout abasourdi, vous croyez ?

— J'en suis sûr ! répondit avec force le premier interlocuteur ; d'ailleurs, telle est la teneur des ordres écrits que dans sa paternelle sollicitude, Sa Majesté a daigné nous faire transmettre. Tuez tout ! morte la bête, mort le venin ! Toute rébellion doit être éteinte dans le sang. Le roi ne saurait faillir. Disputer ses actes, quels qu'ils soient, s'opposer à leur exécution, c'est commettre un crime de lèse-majesté divine et humaine, Souvenez-vous que prendre en pitié de tels misérables, c'est s'associer à leurs crimes, devenir leur complice.

— J'obéirai, mon père, j'obéirai !

— Pas de qualification. Il nous reste à peine quelques minutes ; à nos postes, messieurs !

— Un instant, je ne sais si je me trompe, mais je crois qu'il y a auprès de nous des oreilles qui ont entendu plus de choses qu'ils ne convenait pour la sûreté de l'individu à qui elles appartiennent,

— Oh ! oh ! voyons donc un peu cela.

L'individu qui avait parlé tira un pistolet de sa ceinture, et le dirigeant vers l'embarcation au fond de laquelle était blotti le capitaine.

— Eh ! cria-t-il, l'amie ou qui que vous soyez, accostez un peu, s'il vous plaît ; à moins que vous ne préfériez recevoir une balle à travers le corps. Eh ! m'entendez-vous ?

Le capitaine se dressa tout debout dans l'embarcation et dessina son immense silhouette dans l'ombre.

— Je vous entends fort bien, mon cher monsieur, répondit-il d'un air aimable. Que désirez-vous de moi, s'il vous plaît ?

— Jo désire, ou plutôt ces nobles gentilshommes et moi désirer que vous accostiez au plus vite.



— Comment donc, monsieur, mais avec le plus grand plaisir, je serai charmé, croyez-le bien, de me trouver en si bonne compagnie.

Tout en parlant ainsi le capitaine bondit en avant et tomba légèrement devant le groupe des gentilshommes qu'il salua avec autant de gracieuse désinvolture qu'eût pu le faire Pantaléon.

— Me voici, dit-il.

Sur le pont, les chants, les rires et la musique allaient plus que jamais leur train.

— Pardieu ? monsieur, il faut avouer que vous possédez une grande souplesse de corps, dit l'interlocuteur du capitaine en lui rendant poliment son salut.

— On me l'a dit quelquefois, monsieur, répondit l'aventurier d'un air fat.

— Quo faisiez-vous dans ce canot, s'il vous plaît ?

— Je me promenais, monsieur.

— Comment ?... couché sur le dos ?

— Parfaitement ! je me promenaiss dans les nuages. Je suis philosophe électrique.

— Et de plus, bouffon, à ce qu'il me semble ?

— Mon Dieu oui, cher monsieur ; comme tous les hommes qui ont l'expérience de la vie ; et qui se dépêchent d'en rire pour ne pas en pleurer.

— Ah ! ah ! et qui êtes-vous, s'il vous plaît ?

— Ne vous l'ai-je pas dit, monsieur, je suis philosophe électrique.

— Trêve de sottises, monsieur, c'est votre nom que je vous demande.

— Mon nom ?

— Oui !

— Et de quel droit, s'il vous plaît ? Vous qui portez un masque sur le visage, afin de ne pas être reconnu, prétendez-vous connaître les autres ? Je vous ferai remarquer, monsieur, que votre raisonnement est essentiellement logique.

— Il ne s'agit pas d'être logique, ici, monsieur, s'écria l'autre avec violence, il s'agit d'être pendu !

— Soyez persuadé, monsieur, répondit le capitaine en s'inclinant, que si telle est votre opinion, je n'aurai garde de vous en empêcher. Toutes les opinions sont libres ; quant à moi, je vous avoue franchement que je n'éprouve aucun goût pour ce genre de mort, qui me paraît essentiellement ridicule.

À cette boutade, tous les hommes masqués éclatèrent de rire.

— Ce n'est pas de moi, mais de vous dont il s'agit, monsieur.

— Ah ! ceci change la thèse ; eh bien, cher monsieur, je suis désespéré de ne pas vous satisfaire, à mon grand regret ; mais je ne vous dirai pas mon nom.

— Alors vous serez pendu !

— Hum ! vous allez vite en besogne, mon gentilhomme, qui que vous soyez, vous prenez vos conclusions avec une rapidité telle que l'on reconnaît tout de suite que vous n'appartenez pas au Parlement.

— Monsieur !...

— Ah ! pardieu, monsieur, à votre tour me prenez-vous pour un robin ? Vous voici sept ou huit spectres ou fantômes qui, comptant sur votre nombre, essayez de m'effrayer et me menacez de me pendre sans autre forme de procès, moi que vous ne connaissez pas, et vous trouvez mauvais que je regimbe, que je trouve cela de très-mauvais goût ?

— Vous vous trompez, mon cher capitaine, fit un nouvel interlocuteur en s'approchant, nous vous connaissons très bien, nous savons qui vous êtes.

— Ah ! Eh bien alors, messieurs, s'il en est ainsi, vous devez savoir que je ne suis pas homme à me laisser facilement effrayer n'est-ce pas ?

— Non, mon, cher capitaine Vatan, mais vous êtes un homme intelligent avant tout, et mieux que personne, vous savez que, dans certaines circonstances, il faut céder à la force.

— J'aurais beaucoup de choses à dire là-dessus.

— Dispensez-vous en, le temps nous presse, mais un mot seulement, un mot franc et loyal : pour qui êtes-vous ? pour le roi ou pour la réforme ?

— Vous voulez une réponse catégorique, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Eh bien, franchement, la main sur la conscience, vrai là ! vous me mettez dans un très-grand embarras.

— Comment cela ?

— Eh ! mon Dieu !... pardon, quelle heure est-il avant tout ?

— La demie après huit heures vient de sonner à la Samaritaine.

— Ah ! c'est fait pour moi ! s'écria le capitaine en frappant du pied !

— Comment... vous moquez-vous ?

(A CONTINUER.)

Commencé le 1er Janvier 1881 — (No. 54.)

## INFORMATIONS

Nous expédions cette semaine, comme d'habitude, des copies de notre FEUILLETON à différentes personnes qui ne sont pas au nombre de nos abonnés. À ceux qui désireraient prendre un abonnement d'une année, nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier. L'abonnement n'est que d'une piastre, payable soit par mandat-poste ou en timbres (autant que possible) de un cent et d'un ½ cent.

Dans quelques semaines nous commencerons la publication d'un autre ouvrage. Inutile d'ajouter qu'il sera très-intéressant.

### AUX MAÎTRES DE POSTE

Chaque semaine nous expédions un certain nombre d'exemplaires du FEUILLETON ILLUSTRÉ à différents Maîtres de Poste, en les priant d'avance de les distribuer aux personnes de leur localité respective dans le but de faire connaître notre journal, et par là nous procurer quelques souscripteurs. De plus MM. les Maîtres de Poste pourront retenir la commission accordée aux agents lorsqu'ils nous enverront le montant de ces souscriptions.

LES EDITEURS.

### " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :

UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :

UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boîte 1086, B. de P. Montréal.

4, Rue St. Jacques